

Du bonheur et de la finitude

SERGE BOUCHARD, *Un café avec Marie*, Montréal, Les éditions du Boréal, collection Papiers collés, 2021, 263 pages

Françoise Bouffière

Volume 15, Number 3, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96261ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bouffière, F. (2021). Review of [Du bonheur et de la finitude / SERGE BOUCHARD, *Un café avec Marie*, Montréal, Les éditions du Boréal, collection Papiers collés, 2021, 263 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 15(3), 14–14.

Du bonheur et de la finitude

Françoise Bouffière
Orthopédagogue

SERGE BOUCHARD

UN CAFÉ AVEC MARIE

Montréal, Les éditions du Boréal, collection Papiers collés, 2021, 263 pages

Un café avec Marie est un recueil de soixante-dix textes écrits pour être lus sur les ondes de Radio-Canada. À ces courts essais se greffe, en épilogue, un texte inédit : « Un sniper dans la nuit ». Un sniper, telle est la métaphore utilisée pour nommer la force sournoise du cancer du cerveau qui a emporté la compagne de Serge Bouchard, Marie, à qui l'écrivain rend un bel hommage. Ces douze pages sont bouleversantes. Elles le sont d'autant plus que le prologue a permis au lecteur de partager des instants de bonheur vécus par le couple dans le quotidien d'un déjeuner et d'entrer dans leur complicité pour finalement, en guise d'épilogue, nous plonger dans la perte de Marie et de ce couple qu'on aimait déjà, qui nous ressemblait ou qu'on enviait. La perte récente de Serge Bouchard lui-même laisse un vide dans la pensée et la littérature québécoise, et *Un café avec Marie* laisse encore plus planer ce sentiment des instants de bonheur, qui est éphémère lorsque vient le deuil.

Comme il est lourd le deuil de Marie pourtant si présente dans l'ensemble des pages où l'auteur l'immortalise ! Pour nous, lecteurs, c'est l'occasion retrouver le Serge Bouchard que nous connaissons : l'anthropologue de terrain, l'écrivain, le philosophe qui chérit Montaigne dont il pourrait bien être une réincarnation si cela existait ou un alter ego, un maître en tout cas. En effet, l'auteur n'écrit-il pas dans « La philosophie de l'orteil » (p. 91, 92 et 93) : « C'est de son ordinaire que Montaigne tire la plupart de ses idées. Il a mal aux orteils et le voilà qu'il disserte sur la souffrance du corps humain. Pour lui, la goutte dont il souffre affreusement est le prétexte à philosopher sur les imperfections de la nature, sur le vieillissement du corps, sur le temps qui nous est compté. » (p. 92)

N'est-ce pas exactement ce que Serge Bouchard fait dans tous les textes qu'il écrit : nous parler de l'instant présent, du vécu et de ce qu'il éveille, en trouvant de surcroît à nous parler de nos trous de mémoire ? Nous valorisons la mémoire, écrit-il, « or comment se fait-il que, dans un monde où la mémoire individuelle prend une si grande place, la mémoire collective, elle, soit en si grande perte de vitesse ? » (p. 15) « Qu'avons-nous retenu des histoires des nations et des peuples comme des histoires de nos vies », pauvres humains qui « avons autant le sens de l'embellie que celui de l'oubli. » ? (p. 17)

C'est le sens de ce recueil, la crainte de Serge Bouchard, celle de ne pas pouvoir retenir le passé dans sa réalité ; la crainte de le transformer, le malmener, l'oublier comme nous oublions notre histoire collective tombée elle aussi « dans d'immenses trous de mémoire » (p. 17).

En lisant ce livre imprégné du deuil de Marie et visiblement nourri d'un effort cathartique, je me suis surprise avec l'envie de pleurer tant l'écrivain possède l'art de nous plonger dans la nostalgie des choses qui s'en vont, dans ce sentiment de finitude, dans

notre incapacité à retenir quoi que ce soit entre nos mains. Serge Bouchard possède – possédait – à la perfection l'art de toucher le lecteur autant à travers sa voix chaude et unique à la radio que par ses mots couchés sur le papier ! Aucun mot n'est inutile, tous savent juxtaposer la beauté du monde à sa fugacité. Maître du bonheur dans l'instant présent dont il connaît la fragilité, il nous recommande de l'attraper « dans les interstices de cette ligne du temps remplie de blessures et de diverses misères » (p. 57). Attraper le bonheur, le partager, le répandre, n'est-ce pas le sens d'une vie comme celui de se souvenir de ces moments de bonheur, les cultiver malgré la perte ?

« Tout moment de bonheur s'accompagne de l'idée de la perte ; nous sommes heureux pour combien de temps ? Le dernier café, le dernier petit déjeuner ? » (p. 68), demande l'auteur qui a perdu Marie, mais également sa première femme, morte suite à un cancer, elle aussi, et dont il fait revivre des moments d'éternité vécus un jour de septembre, lors de la traversée « En canot sur le lac sans nom » (p. 50-52).

Toutes ces pages sont marquées par l'alternance du bonheur et de sa perte. Le mot « finitude » qui ne cesse de courir dans le texte et d'arracher le cœur, qui était si prémonitoire, ramène l'auteur à Montaigne qui, nous dit-il,

[...] considérait la mort comme la carrière de l'humain, sa finitude, c'est-à-dire sa mortalité, et la philosophie lui sert justement à cela, apprendre à mourir. Mais on n'apprend jamais, semble-t-il. La stratégie la plus commune est de ne point y penser, même si le déni n'a jamais sauvé personne. Nous continuons à vivre sans penser à la mort et nous continuons à la trouver surprenante (p. 92).

Un café avec Marie est un livre à savourer. Prendre un texte au hasard, pour le plaisir, la curiosité ou lire si on préfère en ligne droite, en suivant les regroupements choisis par l'auteur et de son éditeur : « L'efface du temps », « Les bruits dans la pièce d'à côté », « Je est un autre », « Permis de douter », « Le caniche et le loup et autres fables », « Les travaux et les jours », « La liberté est une route ».

